faits futurs qu'avec les restrictions qu'exigent les différences qui existent toujours entre deux séries de faits médicaux appartenant d'ailleurs à une seule et même catégorie. En disant, en effet, que les phénomènes pathologiques sont soumis à des lois constantes, nous supposons que toutes les conditions accessoires au milieu desquels ils se développent restent les mêmes. Or, comme ces conditions sont infiniment variables, l'*inconstance* tant proclamée des lois dont il s'agit est, au fond, plus apparente que réelle; et c'est ici le cas de dire, avec l'auteur de l'*Esprit des Lois* : CHAQUE DIVERSITÉ EST UNIFORMITÉ, CHAQUE CHANGEMENT EST CONSTANCE.

Quelle que soit la maladie à laquelle on ait affaire, le pronostic qu'on en portera, devra, pour être juste, reposer, ainsi que nous l'avons dit plus haut, sur une saine appréciation de la nature, du siége, de l'intensité, de l'étendue de la maladie, et sur la connaissance des modifications qu'entraînent dans la durée et la mortalité de cette maladie les circonstances de l'âge, du sexe, de la constitution, de la saison, du climat, etc. Comme on peut facilement se tromper dans cette appréciation, Hippocrate dirait encore aujourd'hui avec raison: *In acutis morbis non omnino tutæ sunt prædictiones, neque mortis, neque sanitatis.*

Le pronostic est surbordonné à l'état où se trouve la thérapeutique au moment où il est porté : prenons un exemple. D'après la méthode généralement suivie jusqu'ici par la plupart des meilleurs praticiens, on doit pronostiquer qu'il succombera un tiers environ des individus atteints de péripneumonie et de fièvre typhoïde (entérite typhoïde, entéro-mésentérite aiguë). Hé bien ! en adoptant la méthode qui nous est propre et telle que nous l'avons appliquée depuis quatre ans, on peut pronostiquer que la mortalité dans les cas ci-dessus ne sera que d'un sixième à un huitième, c'est-à-dire qu'elle sera moindre de plus de moitié.

En présence de tant de difficultés, le médecin le plus éclairé, qui possède au plus haut degré le *tact médical*, ne doit se prononcer lui-même qu'avec une grande circonspection sur la plupart des questions de pronostic (1). Au reste, plus on se familiarisera avec l'art d'observer *exactement* les faits sous tous les points de vue, plus on s'habituera désormais à l'application de la méthode numérique aux événements qui sont du ressort du pronostic, plus aussi cette partie de la médecine se rapprochera de ce degré de certitude et de précision dont aucune *véritable science* ne saurait se passer.

CHAPITRE VI.

GÉNÉRALITÉS SUR LA THÉRAPEUTIQUE OU LE TRAITEMENT DES MALADIES.

ARTICLE PREMIER.

Idée générale de la thérapeutique; des bases réelles de cette partie de la Médecine.

Dans les précédents chapitres, nous avons vu comment l'esprit humain procédait à l'étude des causes, de la na-

(1) On n'a pas besoin, au reste, de recommander cette circonspection à la grande majorité des praticiens. Ils poussent, au contraire, la réserve en pareille matière jusqu'à ses dernières limites. Cette extrême réserve dispense, il est vrai, d'études infiniment pénibles. D'ailleurs, auprès de bien des gens, celui-là est le vrai *savant* qui ne *prédit* rien, et celui-là est un *présomptueux*, qui annonce comme certain ou du moins très probable qu'il surviendra tel ou tel changement, tel ou tel événement. D'un autre côté, comme l'a dit M. Chomel, *rien n'est plus propre à concilier au médecin la confiance du malade et des personnes qui l'entourent, que la confirmation du pronostic par les événements, et rien n'est plus nuisible pour lui que les erreurs du même genre.* Puisqu'il en est ainsi, c'est souvent, j'en conviens, un calcul très sage que de ne pas se mêler de pronostic et d'attendre les événements au lieu de les prévoir.

ture, des caractères anatomiques et physiologiques des maladies. Il s'agit maintenant d'examiner comment il en découvre le traitement. La thérapeutique ou l'*art* de traiter les maladies, est pour ainsi dire la partie *active* de la médecine: de simple spectateur, le médecin devient acteur (1). Or, la thérapeutique suppose une faculté spéciale, une sorte de sens intellectuel, que je désignerai sous le nom d'esprit ou de génie thérapeutique, lequel n'est qu'une dépendance de ce *génie inventif et philosophique* dont nous avons parlé dans la seconde partie de cet *Essai*.

Nous avons démontré précédemment que le diagnostic était le fondement essentiel de la thérapeutique, ou plutôt, nous avons admis, avec tous les médecins, que c'était là un axiôme qui n'avait pas besoin de démonstration. Comment en effet, traiter une maladie qu'on ne connaît pas? La thérapeutique n'est réellement qu'une *déduction*, qu'un *corollaire* des idées ou des doctrines que l'on s'est faites sur la *nature* des maladies (2). C'est pourquoi il est si important de ne pas se tromper en matière de *diagnostic*. Ainsi que nous l'avons vu, dans la première partie de cet *Essai*, Bichat a très bien établi que tous les systèmes de pathologie avaient reflué sur la thérapeutique, et comme ces systèmes étaient souvent entachés de fausseté, la thérapeutique, qui n'en était que la conséquence, et pour ainsi dire la conclusion, a dû être et a été également fausse, c'est-à-dire mauvaise, nuisible. C'est un grand malheur, sans doute, mais il était inévitable, et il se représentera sans cesse jusqu'au moment où nous n'aurons que des idées parfaitement justes sur la nature des maladies, à moins toutefois de ne traiter les maladies sans avoir égard à leur nature, ce qui est aussi absurde qu'impossible.

(1) Aussi est-ce du nom de cette partie de la science, *mederi*, que vient le nom de médecin ou de *medicus*.

(2) M. Louis, je le sais, ne veut pas que l'on regarde la thérapeutique comme un *corollaire de la pathologie*. (Voyez *Recherches sur les effets de la saignée*, page 82 et ailleurs.) Comme lui assurément, nous en appelons à l'expérience, éclairée par la méthode numérique, en matière de thérapeutique; mais que M. Louis nous dise donc sur quelle base repose l'expérience thérapeutique; car enfin, avant d'expérimenter, et de compter les expériences thérapeutiques, il faut avoir trouvé une méthode de traitement.

En effet, s'il était possible de traiter ainsi, à quoi servirait le diagnostic, c'est-à-dire la connaissance de la nature des maladies, dans les limites que nous avons précédemment posées? Mais dans beaucoup de cas, dira-t-on, on ne connaît pas la nature des maladies; comment alors appliquer le principe ci-dessus énoncé? Il est certain qu'on ne peut pas l'appliquer alors; aussi le hasard seul fait découvrir le traitement des cas dont il s'agit, et Dieu sait si le hasard est une méthode thérapeutique.

On a désigné particulièrement sous le nom d'*expérience* la méthode au moyen de laquelle nous étudions les faits de la thérapeutique. C'est que, en effet, ce genre d'observation consiste à étudier les résultats produits sur un individu malade par une médication quelconque, et que toute médication est un *essai*, une *épreuve*, un *expériment*.

Le mot d'expérience, qui vient d'*experiri*, essayer, suppose donc un élément, une condition qui manque dans l'observation pure et simple des phénomènes. Suivant Zimmermann, il y a la même différence entre *observer* et *expérimenter* qu'entre écouter et interroger. « *Le médecin observateur*, dit-il, *écoute la nature*, ce-« *lui qui expérimente l'interroge.* » En un mot, dans l'expérience thérapeutique, il y a observation de faits provoqués par le médecin, tandis que dans l'observation proprement dite, le médecin est pour ainsi dire simple spectateur de phénomènes, dans le développement des-

quels il n'a pris aucune part. Il est vrai que ces phénomènes eux-mêmes ont été provoqués par un agent quelconque, et sous ce point de vue les maladies sont de véritables expériences. Mais encore une fois, en thérapeutique, le médecin est en quelque sorte l'agent provocateur et le ministre responsable des expériences dont il s'agit de constater les résultats.

L'expérience sur l'homme n'est pas la seule source des lumières thérapeutiques en général. On peut tirer un grand profit de l'expérience sur les animaux, en appliquant ses résultats à l'homme, avec toutes les précautions, ou si l'on veut, avec toutes les *restrictions* convenables.

L'observation et la juste appréciation des faits de la thérapeutique réclament l'usage le plus attentif de ces facultés et de ces méthodes dont nous avons présenté l'analyse dans la seconde partie de cet *Essai*.

Dans l'état actuel de la thérapeutique, la méthode numérique en particulier ne saurait être trop employée, en se conformant aux règles que nous avons posées précédemment. En effet, comme dans un bon nombre de maladies, les médecins ne sont d'accord ni sur la nature de ces maladies, ni sur la valeur des moyens qui leur sont opposés, ni sur le véritable mécanisme de ces moyens, la comparaison du nombre des individus morts et guéris par l'emploi de chaque méthode rivale, est alors un document de la plus haute importance. Avant de porter un jugement définitif sur la supériorité de telle ou telle méthode, de telle ou telle formule thérapeutique, on aura grand soin de répéter et de multiplier les expériences comparatives. En procédant ainsi par la *voie des grands nombres* dans l'appréciation de la valeur absolue ou relative des méthodes thérapeutiques, on est sûr d'éviter les graves erreurs. Quiconque suivra cette

marche, pour peu qu'il soit doué d'un esprit juste et dégagé de préventions, ne tardera pas à savoir à quoi s'en tenir sur la valeur d'un traitement donné. Dans tous les temps, je le sais, on a jugé les méthodes thérapeutiques par leurs œuvres, et chaque praticien apportait à l'appui de la sienne le grand nombre de ses guérisons. Mais on ne comptait alors que d'une manière vague, et par de simples *à peu près*. Or, la véritable et bonne méthode du calcul ne consiste pas à dire, j'ai guéri *beaucoup de malades*, j'en ai *guéri plus que tel ou tel de mes confrères*, mais bien à exposer le chiffre précis du nombre des morts et des guéris, sous l'influence d'un certain traitement, dans des conditions déterminées aussi rigoureusement que possible, et à comparer ce chiffre avec celui fourni par un nombre égal de malades, traités par une autre méthode, et placés dans des conditions semblables (1) à celles où se trouvaient les précédents.

En considérant tous les genres de difficultés dont la science de la thérapeutique est hérissée, on ne s'étonnera point de l'état précaire où elle est restée jusqu'ici. Dans la première partie de cet ouvrage, nous avons vu comment cette science a été traitée par les Pinel et les Bichat. Suivant le premier, elle réclame impérieusement une réforme radicale. Suivant le second, *la pratique de la médecine est rebutante, et elle n'est pas, sous certains rapports, celle d'un homme raisonnable, quand on en puise les principes dans la plupart de nos matières médicales*. D'autres ont dit qu'il fallait *nettoyer cet étable d'Augias*. Tout récemment, M. Louis a dit expressément

(1) La similitude n'est, dit-on, jamais parfaite. J'en conviens; mais telle qu'on peut l'obtenir, elle suffit pour la solution du problème qui nous occupe. Notre opinion est, à cet égard, conforme à celle de M. Louis.

que la *thérapeutique était dans l'enfance*. Considérées d'une manière générale et absolue, ces sentences sont, peut-être, trop sévères : en effet, il est un certain nombre de maladies dont la thérapeutique a déjà, depuis longtemps, acquis un haut degré de certitude et de précision. Mais il est très vrai que les reproches indiqués s'appliquent, dans toute leur sévérité, à plusieurs points de la thérapeutique. Le seul moyen de faire cesser ce déplorable état de choses, et de tarir la source de ces tristes lamentations, c'est de procéder dans l'étude de la thérapeutique, en se conformant aux principes généraux que nous avons exposés dans la seconde partie de cet *Essai*, et que nous venons de rappeler ici en peu de mots.

Grâce à cette philosophie, on ne tardera pas à prendre une idée plus favorable de la thérapeutique, et nous ne rencontrerons plus, il faut l'espérer, une foule de gens du monde, et même quelques confrères, qui nous demandent tout bas à l'oreille, et de bonne foi, si nous *croyons à la thérapeutique*. Selon eux, la médecine devrait être, jusqu'à un certain point, assimilée à la science de ces augures qui ne pouvaient se regarder sans rire. Certes, il y a de quoi s'affliger pour le vrai médecin, en entendant parler ainsi aujourd'hui de la médecine. Qu'on s'étonne après cela, si l'*homœopathie*, qui ne vaut pas assurément beaucoup plus que la science des augures, exploite largement l'ignorante crédulité du vulgaire !

Tâchons de former une nouvelle génération médicale, capable de faire une justice définitive de ces croyances absurdes, qui ne rappellent que trop les temps où l'on consultait les devins et les sorciers. Nous réussirons dans ce projet, si l'éducation médicale est désormais dirigée dans cette voie d'exactitude et de précision que nous avons essayé de lui tracer ici. Alors, la thérapeutique

sera une collection de faits bien observés, et constituera par conséquent une véritable science. Je conviens que cette thérapeutique là est un peu moins à la portée de tout le monde que celle des homœopathes et des magnétiseurs. Elle suppose, en effet, une connaissance exacte des maladies, la chose dont les homœopathes s'occupent le moins. Du moment où l'on se fera une juste idée de ce que c'est qu'une maladie, l'homœopathie et toutes les pratiques du même genre auront vécu. Mais, objecte-t-on, il faut bien s'en rapporter à l'expérience, en matière de thérapeutique. Assurément, et c'est précisément pour cela qu'il ne faut pas croire aux homœopathes ; car il n'est aucun d'eux qui ait jamais consulté la saine expérience. S'il était vrai que l'expérience eût paru favorable à leurs pratiques, c'est bien de cette expérience qu'il faudrait dire, avec Hippocrate, *experientia fallax*. Mais en voilà trop sur une digression qui nous est échappée comme malgré nous (1).

---

(1) Depuis que cet article est écrit, j'ai lu, dans l'excellente dissertation de M. le professeur Forget pour le concours à la chaire de clinique de la Faculté de Strasbourg, des réflexions tout-à-fait en harmonie avec les principes que nous avons exposés ici et dans plusieurs endroits de cet *Essai*. Voici les réflexions dont il s'agit :

« Au lieu de ces faits pesés et comptés qu'on exige de nos jours, que « trouvons-nous dans les fastes de l'art ? de vains échos, l'autorité parlant « au nom de l'autorité ; par-ci par-là quelques vagues énoncés de succès « obtenus, sans appréciation des circonstances, sans le contrôle des re- « vers inhérents à la pratique la plus heureuse ; et pour qu'on ne nous ac- « cuse pas d'exagération laissons parler l'histoire.

« Que n'a-t-on pas dit des succès de Laënnec dans le traitement des « pneumonies par l'émétique à haute dose ? Eh bien ! il n'y a pas six mois « qu'un relevé scrupuleux des cahiers de visite de Laënnec, au temps où « il employait l'émétique à haute dose comme méthode générale, a dé- « montré que Laënnec perdait un pneumonique sur trois *. C'est que, pour

* J'ai publié ce relevé, qui m'a été fourni par M. Lecouteulx, aide de Clinique, dans mon article *Pneumonie du Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques* ; on le trouvera aussi dans la quatrième partie de cet Essai, et l'on verra que la mortalité a été de deux sur cinq, c'est-à-dire de plus du tiers.

ARTICLE II.

De la thérapeutique empirique et de la thérapeutique rationnelle.

La thérapeutique purement empirique est celle qui repose uniquement sur la connaissance brute de la vertu curative de tel ou tel moyen, dont on ignore complétement le mécanisme (1). On désigne, au contraire, sous le nom de thérapeutique rationnelle, celle qui est fondée

« Laënnec comme pour tant d'autres, deux succès effaçaient un revers ; « tant l'homme le plus probe peut s'abuser à son insu lorsqu'il caresse une « idée favorite.

« . . . . . Le temps est venu de faire justice des médicaments à répu- « tation usurpée, et d'appuyer la renommée des remèdes réellement ef- « ficaces sur des bases plus solides ; telle est la haute mission de la clini- « que, qui, par cette simple épuration réaliserait le plus précieux des « progrès *.

« . . . . . La statistique raisonnée est le seul critérium des progrès « réels, quelles que soient d'ailleurs les chances de déception qu'elle « comporte : c'est à l'artiste qu'il appartient de corriger les défauts des « instruments dont il est obligé de se servir **.

(1) On prend ici le mot empirisme en bonne part. Ce n'est pas ainsi que l'a défini Zimmermann. Selon lui, « un *empirique* en médecine est un « homme qui sans songer même aux opérations de la nature, aux signes, « aux causes des maladies, aux indications, aux méthodes, et surtout aux « découvertes des différents âges, demande le nom d'une maladie, admi- « nistre ses drogues au hasard, ou les distribue à la ronde, suit sa routine « et méconnaît son art. L'expérience d'un empirique est toujours fausse, « parce que cet homme exerce son art sans le connaître, et suit les recettes « des autres sans en examiner les causes, l'esprit et la fin. » N'en déplaise à Zimmermann, l'homme dont il parle n'est pas simplement un empirique, mais un je ne sais quoi qui ne mérite pas de nous occuper ici.

* M. Forget ajoute en note cette sentence de Bacon, savoir : que la *quantité et la variété des médicaments sont filles de l'ignorance.*

** La statistique bien faite ne saurait induire en erreur. Si donc tant d'erreurs circulent en quelque sorte sous le couvert de la statistique, ce n'est pas à cette méthode qu'il faut s'en prendre, mais bien à ceux qui n'ont pas su l'employer suivant les règles convenables : *Non crimen artis quod professoris est.*

sur une connaissance exacte de la nature et du mode d'action des moyens qu'on lui oppose. Cette forme de la thérapeutique est la seule qui satisfasse complétement l'esprit ; mais malheureusement elle ne trouve que trop rarement son application dans le traitement des maladies dites *internes* ou *médicales*.

En clinique chirurgicale, au contraire, les cas ne sont pas rares où la thérapeutique rationnelle est employée. En effet, ramener un os luxé à sa place naturelle, en faisant agir des puissances dans une direction inverse à celle qu'ont suivie les forces productrices de la luxation; retirer, soit par une opération sanglante, soit par la lithotritie, un calcul de la vessie; dilater les canaux rétrécis ou leur en substituer en quelque sorte d'artificiels; pratiquer la ligature d'une artère blessée, etc., etc. : voilà des procédés thérapeutiques vraiment rationnels.

Bien que, je le répète, la thérapeutique médicale ne fasse que trop rarement usage de moyens dont l'action puisse être expliquée d'une manière aussi claire, aussi *mathématique*, elle devient néanmoins chaque jour de plus en plus rationnelle, à mesure que nos connaissances sur la nature des lésions organiques et sur l'action des agents morbifiques s'étendent et se perfectionnent. La saignée, dans les cas de pléthore, ou bien pour rendre l'absorption plus libre et plus facile; les bains, dans les maladies de la peau produites par la malpropreté; l'abstinence du régime animal, des mets de haut goût, en un mot, de toutes les substances qui contiennent une grande quantité d'azote, dans les cas où des individus rendent des calculs d'acide urique; l'emploi d'un grand nombre de contre-poisons, etc., voilà autant de cas dans lesquels nous pouvons analyser, expliquer l'action de nos méthodes thérapeutiques médicales; voilà, en d'autres termes, des exemples de la forme pleinement rationnelle de la thérapeutique médicale. Les émissions san-

guines et les rafraîchissants, dans les phlegmasies locales générales, les anti-septiques dans les maladies avec tendance à la décomposition putride, etc., voilà encore des moyens, dont le *raisonnement* peut, jusqu'à un certain point, nous faire saisir le mode d'action et pour ainsi dire le mécanisme.

Dans une foule de cas, d'ailleurs, il existe, au sein de nos organes intérieurs, des lésions analogues à celles qui, placées à l'extérieur, deviennent l'objet d'une thérapeutique rationnelle. Mais, par une triste fatalité, les opérations qui seraient nécessaires pour mettre à découvert ces lésions internes, et celles qu'il faudrait pratiquer sur les organes malades eux-mêmes pour obtenir leur guérison, entraîneraient des accidents presque toujours mortels, si l'on avait la témérité d'y recourir.

Par un rare bonheur, au contraire, quelques-unes des médications employées sur le témoignage de l'empirisme seul, sont d'une efficacité pour le moins aussi grande que celle des méthodes les plus rationnelles. Qui ne connaît les admirables succès du quinquina, c'est-à-dire d'un médicament dont le mode d'action nous échappe, contre les fièvres intermittentes en général et contre les pernicieuses en particulier, c'est-à-dire contre les maladies dont la nature intime nous est le plus profondément inconnue?

Il est des cas, en thérapeutique, où l'expérience et la raison semblent être dans une espèce de contradiction. Tel est le cas de la méthode des *infiniments petits* thérapeutiques de M. Hahnemann. Or, une pareille contradiction ne saurait jamais être réelle. D'où vient cette *apparente* contradiction? d'une mauvaise logique ou d'une mauvaise expérience (*experientia fallax*). Pour la faire disparaître, il suffit de bien observer et de bien raisonner. La pratique *anti-rationnelle* de M. Hahnemann ne résistera pas longtemps à l'épreuve de la saine expérience.

ARTICLE III.

De la force médicatrice de la nature, et de la guérison dite spontanée des maladies, avec ou sans crises.

La question de physiologie *thérapeutique* qu'il s'agit d'examiner ici n'est pas de celles qui ne présentent rien d'obscur et d'embarrassant. Qu'est-ce que la *nature* d'abord? Combien de choses dans ce seul mot! Qu'est-ce ensuite que la *force médicatrice* de cette même nature? Que de nouvelles discussions soulève cette nouvelle expression!

Notre intention n'est pas de sonder toutes les profondeurs du sujet qui nous occupe. Nous ne l'étudierons guère que sous le point de vue clinique et expérimental, et nous laisserons à d'autres la tâche difficile de son analyse philosophique.

Un fait constaté par tous les vrais observateurs, c'est que la même puissance qui préside au maintien de la santé, tend, dans quelques maladies, surtout aiguës, à rétablir l'équilibre rompu et à ramener l'ordre et le rhythme naturel dans les fonctions organiques bouleversées. Cette tendance du corps malade à revenir à son état normal, constitue ce que les pathologistes ont désigné sous le nom abstrait de force curatrice ou médicatrice de la nature. Sans doute, il ne faut pas accorder à cette force des ressources illimitées, et s'imaginer qu'elle rende superflus les secours de l'art. Il est bon de nous défier de notre penchant naturel à l'exagération, et de l'espèce de fatalité qui nous entraîne comme malgré nous dans le cercle étroit des opinions trop exclusives. Considérée d'une manière abstraite, cette force ne représente rien de clair et de positif à l'esprit. Il en est d'elle, sous ce rapport, comme de la *force* ou du *principe vital*. Mais on peut

analyser en quelque sorte cette idée complexe, et en la réduisant ainsi à ses élémens constituants, on voit qu'elle embrasse l'ensemble des actes organiques au moyen desquels certaines maladies guérissent sans le secours de la médecine. Dans ce cas, le principe vital agit parfois, suivant Corvisart, à la manière d'un physicien (1). Ce qu'il y a de positif, c'est que sans l'intervention des actes vitaux, les maladies les plus simples en apparence, telles que les plaies, les ulcères, les fractures, par exemple, ne sauraient en effet guérir. L'art place les parties dans certaines conditions favorables à la guérison; puis, à la force plastique de la nature seulement appartient le pouvoir de fabriquer le cal et la cicatrice. C'est par un autre acte vital, celui de l'absorption, que s'accomplit la disparition de ces matières anormalement épanchées dans des cavités, ou infiltrées dans la trame des organes, etc., etc. Mais qu'on n'aille pas croire que cette *providence* intérieure, pour me servir de l'heureuse expression de M. Broussais, agisse avec intention et par *raisonnement*, comme l'enseignait Stahl. En effet, il nous serait facile de citer ici une foule immense de cas dans lesquels le travail de la nature ne s'opère qu'au détriment du malade. C'est ce qui arrive dans les cas d'adhérences vicieuses, de brides qui s'opposent au jeu des parties, de tumeurs

(1) « Le physicien, dit ce grand observateur, voit les altérations des « parties de sa *machine*; il en modère, il en suspend l'action partielle ou « totale, ou il substitue une partie nouvelle à une défectueuse. En méde- « cine, l'art peut apercevoir quelques altérations des parties; parfois il « peut en modérer l'action, très rarement la suspendre; mais rien ne lui « est possible quant à la substitution d'une bonne partie à une mauvaise. « *Ce que fait le physicien, le principe vital le fait, il est vrai, mais mé-* « *diatement, c'est-à-dire à la faveur des éléments dont il s'empare et qu'il* « *élabore.* » (*Essai sur les maladies du cœur; Discours préliminaire*, page xix.)

et de végétations qui compriment les organes, obstruent les canaux, etc, etc.

Sachons donc reconnaître dans l'organisme l'existence d'une puissance qui, lorsque la maladie a dérangé l'équilibre normal des fonctions, et altéré plus ou moins la structure de nos organes, fait, dans de certaines limites, de salutaires efforts pour rétablir l'ordre dans les fonctions, et pour réparer les altérations organiques. Mais appliquons-nous en même temps, et de toutes nos forces, à la recherche des moyens par lesquels l'art peut seconder la nature et partager avec elle l'honneur de la guérison.

Hippocrate se plaisait en quelque sorte à signaler les heureux efforts de la nature médicatrice. Il faut en dire autant de Sydenham et de Fr. Hoffmann. « *Natura*, dit le premier, « *noctes atque dies nostris rebus invigilat, consulitque.* » Les expressions du second ne sont pas moins remarquables, les voici : « *Vis medicatrix naturæ profusa medicamina* « *non requirit, vis medicatrix naturæ quæ ægritudines* « *valde periculosas, ut pestem, exanthematicas, variolo-* « *sas, morbillosas et inflammatorias febres, depellit* « *quam optime* (1). »

On désigne particulièrement sous le nom de *crises* les évacuations salutaires qui surviennent dans le cours des maladies aiguës et fébriles en général. Nous nous garderons bien de nous engager dans toutes les interminables controverses dont les crises ont été l'éternel sujet; il nous suffit que les évacuations qui surviennent quelquefois au déclin des maladies aiguës, aient été observées par tous les médecins, quelle que soit la secte à laquelle ils appartiennent.

(1) Il y a malheureusement beaucoup à rabattre de cet éloge. En effet, si la force médicatrice de la nature guérit plusieurs individus atteints de la peste et de la variole, elle en laisse aussi succomber un très grand nombre.